

Zeitschrift:	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber:	Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band:	- (1981)
Heft:	1
Artikel:	Cicéron en Toscane au XIIIe siècle : la traduction des Catilinaires
Autor:	Papini, Gianni A.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-870797

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CICÉRON EN TOSCANE AU XIII^e SIÈCLE: LA TRADUCTION DES *CATILINAires*

*Liceat mihi in hoc gravissimo consilio, in hac nobilissima
audientium corona pauca quaedam latino sermone praefari,
dum remota illa tempora serena mente percurro, cum anno
millesimo nongentesimo quadragesimo quarto, aestivo tem-
pore, in rerum Romanarum studium adulescens incumbebam.
Nullo equidem modo iam tunc prospicere poteram me post tam
multos annos iterum in res Romanas animum intenditurum.*

*Erat tum mihi Latinae linguae et Romanae historiae magi-
ster vir bonus sane sed eheu indoctus, plagosus quoque nulla
translata verbi significatione, qui, difficillima illa tempora,
Europam fere totam bello flagrantem minime curans, aestiva
pensa discipulis insulsissime statuerat. Caesar ac Pompeius
pertractandi erant, Cicero et Catilina, Galliae casus et Rubico-
nis transitus, pugnae apud Pharsalum et Philippos. Quae
omnia tum italico sermone discebam, non sine aliquibus latinis
locutionibus et sententiis ut exempli gratia: «Huic ab adul-
scentia bella intestina caedes rapinae discordia civilis grata
fuere», vel: «Alea iacta est», vel etiam Ciceronis exclamatio:
«O tempora, o mores!».*

*Haec omnia historiae argumenta cum discipulorum more
cuperem quam brevissime absolvere, e fenestra prospectans
ediscebam, cum per subiacentem viam quintum Americano-
rum agmen transiret: ignivomi currus, autoplausta sine inter-
missione transibant repleta militibus, qui theobromatis cru-
stula et nicotinianas fistulas huc et illuc proiciebant. Ubi cumque
ballistae incendiariae, tela ignifera, disploidentes globi, quae
omnia bellica tormenta Marcus Claricius (anglice Mark Clark),
Americanorum dux, ad Gothicum vallum vice incessabili
producebat.*

Cet épisode n'est en rien une fiction rhétorique, mais il n'est pas non plus un simple rappel affectueux de la mémoire.

Leçon inaugurale, prononcée à la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne, le 21 février 1980.¹

Quelques-unes des raisons pour lesquelles ce souvenir, profondément enfoui en moi, est évoqué maintenant, vous apparaîtront au cours de mon exposé, sans qu'il soit nécessaire de les préciser *apertis verbis*.

D'ailleurs, tout passé vécu a un sens et une valeur, car il fait partie de notre propre histoire, une histoire cohérente, intimement liée à notre propre personne.

* * *

Monsieur le Recteur, Monsieur le Vice-Recteur,
Monsieur le Doyen, Signor Console generale d'Italia,
chers collègues, mes chers étudiants, chers amis,
Mesdames et Messieurs,

Le rayonnement prodigieux de Cicéron dans le firmament de la rhétorique latine du Moyen Age ne suffit pas à lui seul à justifier le pouvoir ni le prestige qu'il eut sur les débuts de la prose vulgaire italienne.

Même aux yeux de Guidotto da Bologna, qui traduit et adapte la pseudo-cicéronienne *Rhetorica ad Herennium*, Cicéron est encore revêtu du paludamentum propre au roman chevaleresque: «Fue d'arme maraviglioso cavaliere, franco del coraggio, armato de gran senno, fornito di scienza e di discrezione, ritrovatore de tutte cose [...] Maestro e trovatore de la grande scienza di Retorica, cioè de ben parlare.»

Comme vous pouvez le constater, le personnage semble sorti d'un chapitre des *Faits des Romains*, bien que Guidotto écrive pendant la seconde moitié du XIII^e siècle, entre 1254 et 1266 (étant donné que l'œuvre est dédiée au roi Manfred), et dans un contexte géopolitique et une réalité socio-économique qui considèrent le monde féodal et chevaleresque un peu comme un récit fabuleux.

Brunetto Latini, aussi, disserte sur la théorie rhétorique et traduit une partie du *De inventione*, mais, en tant qu'homme engagé dans une réalité politique quotidienne, il se sent poussé à introduire dans son *Tresor* des actes officiels de la commune de Sienne, et il rapporte les discours de César et de Caton chez Salluste, comme des exemples sublimes de rhétorique vivante, discours réellement prononcés pour convaincre lors d'une dispute politique.

Mais déjà avant Guidotto et Brunetto, Guido Faba avait ouvert à la langue vulgaire les jardins de la rhétorique latine; ce

fut une initiative extraordinaire car elle se réalisa dans le temple même de l'enseignement rhétorico-juridique du plus haut niveau de tout le Moyen Age: je veux parler de Bologne.

L'œuvre de Guido Faba est, il est vrai, faite de modèles, de situations types qui peuvent se référer à des cas généraux, mais à aucun en particulier. Pourtant quand la formule était utilisée concrètement dans un acte public, quand elle figurait dans le discours d'un ambassadeur, dans la missive à un seigneur, c'était alors l'homme et son histoire, grande ou petite, qui vivait à travers cette formule. Et même, ce n'était plus une formule, mais un fragment d'expérience existentielle, instrument d'utilité sociale par excellence.

Mais de quelle société? La société communale, faite d'artisans et de marchands, sans passé de noblesse ou de culture, mais qui précisément dans la culture voyait une future noblesse et cherchait les moyens de bien gouverner l'Etat afin d'être à égalité — tout en gardant la déférence due, mais elle ne coûte rien — avec des seigneurs, des rois, des papes.

Il s'agit d'une société dont la force réside dans la laïcité de l'engagement social, tant sur le plan du travail que sur le plan politique. L'école même est laïque, ses buts et ses orientations sont purement pratiques; la culture moyenne est aux mains de personnes engagées, juges et notaires. Les nombreuses compagnies religieuses formées de laïques ne sont pas seulement des cercles de prière, mais des écoles, si l'on peut dire, de conduite morale et civile. Une société active, indépendante, démocratique, égalitaire, et aussi un peu babélique (selon les interprétations politiques de la tour de Babel au Moyen Age)²; une société attentive au caractère utilitaire des choses, qu'il soit économique, intellectuel ou spirituel. Les mythes de la société féodale sont comme les brumes d'un rêve: *pulvis et umbra*.

Lisez, ou relisez, la chanson de l'honneur de Bonagiunta da Lucca, parfaitement éditée et commentée par Aldo Menichetti³, afin d'avoir au moins un exemple du fossé qui séparait les deux mondes et de la révolution irréversible qui s'est produite. La splendeur de cette société ne se manifestait certes pas dans le fait d'avoir «cento cavalieri a desco» comme l'évêque du «ritmo laurentiano», première attestation poétique italienne, ou de faire des dons à des jongleurs et à des troubadours, mais bien plutôt dans la construction de ces œuvres d'art et de foi, dans ces peintures et dans ces églises qui égalaient, en beauté et en grandeur, l'âme d'un peuple qui ne reconnaissait son roi que dans les cieux.

Les nécessités du gouvernement et de la vie publique de la commune exigeaient de la rhétorique vulgaire une fonction politique. Mais en plus de la maîtrise de la langue et de la loi, ces hommes nouveaux et sans passé culturel avaient aussi besoin de se réapproprier l'histoire. Ils avaient à leur disposition les tableaux d'une histoire faite *per exempla*, sans la participation du cœur, sans la responsabilité du sang, ainsi que des fresques enchanteresses dans lesquelles on peut voir l'un à côté de l'autre le juste Trajan, le sage Saladin, le généreux Alexandre et tant d'autres.

Mais ce n'est pas à ce type d'histoire-là qu'il faut se référer. La clé nous est donnée une fois de plus par Brunetto Latini, quand il écrit que «dicendo *nostro Comune* intendo Roma [...] però che Roma èe capo del mondo e comune d'ogne uomo». L'affirmation acquiert une valeur particulière dans la bouche d'un Florentin, du fait que le peuple de Florence faisait remonter à Rome l'histoire de sa ville.

La bourgeoisie communale a à sa disposition les histoires romaines qui venaient de France, comme l'*Histoire ancienne jusqu'à César* et les *Faits des Romains*. La traduction de l'*Histoire ancienne* n'eut que peu d'écho, et elle attend encore une étude approfondie et une édition critique. La traduction et les adaptations des *Faits des Romains* eurent, au contraire, un immense succès et tinrent le devant de la scène jusqu'au XV^e siècle, recevant même les honneurs d'un incunable.

Les raisons de ce succès sont à chercher surtout dans la partie du texte qui paraphrase Lucain, c'est-à-dire dans la narration romanesque du merveilleux, du magique, chers à l'imagination médiévale et propices à l'évasion et au divertissement de la bourgeoisie communale.

Toutefois n'oublions pas la première partie qui se réfère à la conjuration de Catilina de Salluste. Brunetto en avait déjà tiré, pour son *Trésor*, les discours de César et de Caton; le Florentin du XIII^e siècle y voyait presque un archétype de la dialectique politique de sa ville, parfaitement adapté à la lutte et à la violence des querelles civiles, des combats entre guelfes et gibelins; il reconnaissait dans quelques personnages les ancêtres de certaines familles de son époque; il sentait que cette génération-là n'était pas éteinte, qu'elle vivait et luttait encore entre les rives de l'Arno et le «bel San Giovanni».

Quel héros du monde romain aurait-il pu transmettre son sang à ce gibelin magnanime et féroce qui, sur les collines de Sienne, détruisit l'armée de la Florence guelfe et rougit l'eau des rivières;

qui, malgré la haine de parti, voulut sauver les murs et les temples de la ville de Mars et du Baptiste; qui, parmi les flammes infernales, participa encore à une bataille politique de ce monde; qui, enfin, engendra Farinata degli Uberti? qui sinon «Catilina, nobili genere natus»?; et vous connaissez la suite.

Je lis dans le manuscrit Riccardiano 1566: «[Gli Uberti] sono nati del nobilissimo [sangue] di Catellina, re di Roma, e Catellina fue nato dei nobili scacciati di Troia. Di questi Uberti sono nati molti lignaggi nella Magna; ma alla perfine ei fecero capo di loro nel miluogo di Firenze, e quivi dimorarono un tempo con grande allegrezza; e poi ne uscirono, e mai non vi tornaro, né torneranno, se a Dio piace.» Ce sont les derniers mots du *Libro fiesolano*, qui nous présente la légende de Catilina et l'étiologie des querelles civiles de Florence.

Fiesole, ayant pris parti pour Catilina, Rome envoya contre elle une armée commandée par le général Fiorino, qui mourut au combat. Une nouvelle armée, sous les ordres de César en personne, réussit finalement à vaincre Fiesole, qui fut complètement détruite. Une nouvelle ville fut alors fondée, exactement identique à Rome, si bien qu'au début on l'appela «petite Rome», et plusieurs nobles familles romaines y furent transférées.

Ensuite, pour honorer la mémoire de Fiorino, parce que à l'endroit où il était tombé la campagne était couverte de fleurs, et parce qu'y habitait aussi la fine fleur des Romains, la nouvelle ville eut le nom de *Fiorenza*, «a similitudine di fiori e di gigli». Mais, hélas, les Romains obligèrent les gens de Fiesole à venir habiter à Florence; et de cette vie en commun, d'une part des Romains de sang aristocratique et de l'autre des 'Fiesolani' campagnards et bagarreurs, devaient naître les discordes civiles bien connues.

Dante, dans le XV^e chant de l'Enfer, le chant de Brunetto Latini, nous le rappelle, et Giovanni Villani écrit dans sa chronique: «E nota perché i Fiorentini sono sempre in guerra e discussione tra loro, che non è da maravigliare, essendo stratti e nati di due popoli così contrari e nemici e diversi di costumi, come furono i nobili Romani virtudiosi e ' Fiesolani rudi e aspri in guerra.»

Lors de ces guerres civiles, fut *magna pars* l'illustre famille des Uberti qui descendait (comme nous l'avons vu) de Catilina; un mauvais sujet, ennemi de sa patrie, mais romain et d'origine aristocratique. Et ainsi l'histoire antique, vraie ou légendaire, rejoue la chronique récente: César et l'idéal de l'Empire; Cicéron, non

seulement maître de rhétorique, mais aussi homme politique et orateur engagé; Catilina marquant d'un signe magique ces guerres fratricides et qui, même mort, «ferociam animi, quam habuerat vivus, in vultu retinens», presque comme Farinata dans l'Enfer de Dante.

C'est dans cet esprit que la romanité classique, la romanité de l'époque de César et de Cicéron, reprend vie dans la politique communale, en se rattachant à la romanité traditionnelle de la rhétorique et du droit.

Brunetto Latini avait vulgarisé les principes de la rhétorique, disant qu'elle ne servait pas seulement à disputer des causes au tribunal, mais qu'elle servait aussi à «sapere dire in ambascerie e in consigli de' signori e delle comunanze, e in sapere componere una lettera ben dittata».

Il est naturel que Brunetto, rhétoricien et homme politique, veuille montrer à ses concitoyens quelques modèles vivants d'art oratoire auxquels il serait possible de se référer, insérés dans la réalité concrète du monde politique, mieux encore d'une controverse civile. Il traduit alors les trois célèbres discours de Cicéron: *Pro Ligario*, *Pro Marcello*, *Pro rege Deiotaro*.

Mais c'est la première Catilinaire qui est le discours capital de l'engagement civil et de la lutte politique. On ne peut rien affirmer quant au nom du traducteur, mais, même s'il ne s'agit pas de Brunetto Latini, comme le soutenaient les éditeurs du siècle passé, il est évident que cette traduction fait partie du climat culturel et politique que j'ai essayé d'esquisser, et donc, même pour des raisons linguistiques et stylistiques, qu'elle s'intègre parfaitement dans le XIII^e siècle. Discours célèbre, admirable traduction, dont le succès nous est confirmé par un nombre extraordinaire de manuscrits.

Il ne s'agit pas de faire (ou de refaire) une analyse rhétorique de l'original, mais on ne peut que difficilement se soustraire au charme de cette immense apostrophe; apostrophe adressée directement à un ennemi présent, apostrophe qui par une trame serrée de preuves et d'allusions, cherche à convaincre la plus importante instance judiciaire, l'autorité suprême de Rome. Que ce fût un discours violemment réactionnaire et férolement partisan, ce n'était certes pas un problème pour qui vivait quotidiennement au milieu des conflits communaux.

Mais venons-en à la traduction. Je sais qu'une étude minutieuse peut paraître pénible, voire pédante. C'est pourquoi je

me bornerai à quelques exemples, inévitables dans une leçon de philologie.

Il faut tout d'abord dire que le traducteur s'est trouvé en difficulté face à des noms de lieux ou à des institutions juridiques étrangères à son expérience et aux connaissances de son époque.

Pontifex maximus est traduit par «grandissimo pontefice»; *tribunus plebis* par «signore del popolo»; *praetor* par «giudice generale della terra» (mais une fois aussi par «pretore»); *tribunal praetoris urbanis* par «luogo del giudice della cittade». *Res publica* est toujours traduit par «comune» ou aussi «comune di Roma»; le *senatus consultum* est simplement «ordinamento del senato» ou «legge del senato». *Nocturnum praesidium Palati* devient «il guarnimento ch'è fatto di notte in palagio», comprenant *Palatum* non pas comme un toponyme mais comme un nom commun. La phrase *proximis comitiis consularibus* est traduite «co li miei prossimi compagni consolari»; on peut penser que l'auteur a lu *comitibus* au lieu de *comitiis*, interprétant mal une abréviation, mais il est plus probable qu'il ne savait pas ce qu'étaient les *comitia*. En fait, dans la phrase *stetisse in comitio cum telo*, il ne traduit pas le syntagme *in comitio*. Dans un autre passage, se trouvant face à *omnes consulares*, il traduit par «li consiglieri».

La locution temporelle *proximis Idibus* devient «di qui a pochi dì», ce qui signifie que *Idibus* a été pris pour *diebus*. *Gladiatori isti* devient «a questo rio uomo» (le premier exemple de *gladiatore* qu'offre le Dictionnaire de Battaglia se situe vers la moitié du XIV^e siècle, donc de plusieurs dizaines d'années postérieur à notre traduction).

Les références religieuses sont en général christianisées: *Iupiter* est «l'alto Dio»; *dis immortalibus et Jovi Statori* est traduit “a’ dei che stabiliro questa terra», mais dans quelques manuscrits on lit aussi «a Dio che stabilio questa terra e a tutti i santi»; *templa deorum immortalium* sont simplement «le chiese».

Viennent ensuite les erreurs de traduction proprement dites. Quelques-unes remontent à des erreurs existant déjà dans le manuscrit latin utilisé. Afin de préciser la chose, il faudrait retrouver l'original ou au moins un texte qui lui soit aussi proche que possible. Malheureusement les éditions que nous possédons du texte latin n'offrent que de modestes appareils critiques, fort insuffisants (je ne veux pas entrer ici dans le détail du mérite scientifique de ces éditions). Il faudrait avoir à disposition une édition qui fournisse toutes les *lectiones* de chaque manuscrit

(comme celle, parfaite et récente, qu'a faite Giuseppe Porta de la *Vita di Cola di Rienzo*, texte en dialecte romain du XIV^e siècle⁴). Mais dans le domaine de la philologie, il n'est pas permis de rêver (et d'ailleurs il est facile de glisser dans un «philologisme» exubérant et alluvial).

Quelques erreurs sont déterminées par une mauvaise lecture ou par une incompréhension de l'original latin, tant au niveau du lexique que de la structure logique. J'en donne quelques exemples:

- II. 4 *nox nulla intercessit* est traduit «senza comandamento d'alcuno»; probablement *nox* «nuit» a été lu *vox* «voix».
- IV. 8 *convenisse eodem compluris eiusdem amentiae scelerisque socios*, est traduit «si radunaro molti di tua amistate, compagni d'un medesimo misfatto»; *amentiae* «folie» a été lu *amicitiae* «amitié», dans le sens, à peu près, de «bande».
- IV. 9 *dixisti paulum tibi esse etiam nunc morae, quod ego viverem*, est traduit comme suit: «e dicesti che poco pregiavi il morire perch'io viveva»; il est évident que *moraे* «hésitation» (écrit peut-être sans diphongue dans l'original) a été lu et interprété comme *mori* «mourir».
- VI. 13 *Quae nota domesticae turpitudinis non inusta vitae tuae est?* Voici la traduction: «Qual danatione di domestica soçura non è coniunta colla tua vita?»; on voit bien que *inusta* «marquée au fer rouge» a été lu *iuncta* «jointe».
- X. 26 *vigilare non solum insidiantem somno maritorum, verum etiam bonis otiosorum*. Nous avons la traduction suivante: «non solamente in aguatare lo sonno de' mariti vivi, ma ancor per atrapare li beni de' morti». Le terme *otiosorum*, probablement à travers la forme *ociosorum*, a été interprété comme *occisorum* «tués»; et c'est ce qui a déterminé la *lectio* «mariti vivi» (maris vivants).
- XII. 29 Dans le passage suivant, le traducteur s'est achoppé à un problème de syntaxe: il traduit des génitifs comme si c'étaient des nominatifs. *Etenim si summi viri et clarissimi cives, Saturnini et Gracchorum et Flacci et superiorum complurium sanguine non modo se non contaminarunt sed etiam honestarunt...* Voici la traduction: «E se li sovrani homini e conosciuti cittadini Saturnini, Gracchi e Flachi e molti altri magiori, non solamente non se contaminaro de sangue, anzi se n'adornaro

d'onestade...». L'erreur provient sans doute des formes *Saturnini* et *Flacci*, interprétées comme si elles concordaient avec *viri* et *cives*, et en conséquence au nominatif.

Mais pour mieux apprécier, même de façon limitée, le contenu linguistique et la valeur stylistique de cette traduction, lisons au moins le célèbre exorde. Je cite le manuscrit Riccardiano 1538, copié vers le milieu du XIV^e siècle par un Bolonais, qui a, inévitablement, laissé des traces de sa propre langue dans les structures originales florentines.

Quo usque tandem abutere, Catilina, patientia nostra?

*quamdiu etiam furor iste tuus nos eludet?
quem ad finem sese effrenata iactabit audacia?*

Nihilne te nocturnum praesidium Palati,

*nihil urbis vigiliae,
nihil timor populi,
nihil concursus bonorum omnium,*

*nihil hic munitissimus habendi
senatus locus,*

*nihil horum ora vultusque move-
runt?*

Patere tua consilia non sentis?

*constrictam iam horum omnium
scientia teneri coniurationem tuam
non vides?*

*Quid proxima, quid superiore nocte
egeris, ubi fueris, quos convocaveris,
quid consilii ceperis, quem nostrum
ignorare arbitraris?*

O tempora! o mores!

*Senatus haec intellegit, consul videt;
hic tamen vivit. Vivit? immo vero
etiam in senatum venit, fit publici
consili particeps,*

Quando finalmente ti remarrai tu,
Katilina, de usare in mala guisa la
nostra pacifica sofirença?
quanto lungamente farà ischiernie de
noi questo tuo furore?
a ke fine se conducerae il tuo isfre-
nato ardimento?

Non t'ane rimosso alquanto il guar-
nimento
k'è facto di nocte in palasio,
la guardia k'à vegliato per la citade,
il temore del popolo,
né 'l comune consentimento de tucti
buoni homini,
né ke tu abbi avuto luogo nel
senato?

Non t'à rimosso la presentia e 'l
volto di costoro?
E non senti ke li toi consigli sono
paleçati
e ke la tua coniuratione è già strecta-
mente in saputa di tucti costoro?

Pensi tu ke sia alcuno de noi ke non
sappia ciò ke tu facesti eri di nocte
e l'altra, e ove tu fosti, e con cui te
radunasti, e ke consilio prendesti?

Oi ke tempi, oi ke costumi sono
quisti!
Ke 'l senato intende queste cose e
vedele il consolo;
e queste vive, anç
viene nel senato e sta nel consiglio
del comune

*notat et designat oculis ad caedem
unumquemque nostrum.
Nos autem, forte viri, satis facere
rei publicae videmur, si istius
furorem ac tela vitamus.*

et apunta e disengna colli occhi
ciascuno de noi per ucidere.
E noi semo soferenti ke ne pare asai
fare per lo comune se noi pur schi-
famo le lance e 'l furore di costui.

Comme je l'ai déjà dit, ce texte nous a été conservé grâce à un grand nombre de manuscrits. Nous le trouvons aussi dans quelques manuscrits de la traduction italienne des *Faits des Romains (editio minor)*. Salluste, qui est la source des *Faits* en ce qui concerne la conjuration de Catilina, ne nous rapporte pas le discours de Cicéron. Il se limite à dire: *orationem habuit luculentam atque utilem rei publicae, quam postea scriptam edidit*. En conséquence, les *Faits des Romains* ne présentent pas les paroles de Cicéron: «et parla si bien Cicerons por le preu dou coumuns que tot s'en merveillerent, et cele parole mist il puis en escrit»⁵.

Au violent réquisitoire de Cicéron, Catilina ne répond qu'avec quelques paroles hautaines que Salluste rapporte en discours indirect. Les *Faits* et leur traduction italienne font de même. Pourtant il y a des manuscrits de l'*editio minor* italienne, qui mettent dans la bouche de Catilina, en réponse à Cicéron, un discours en style direct. Il s'agit d'un misérable rafistolage du message envoyé par un des chefs des conjurés à Marcius Rex qui marchait, avec son armée, sur Fiesole.

A ce point la situation est déséquilibrée: si Catilina parle, il faut aussi faire parler Cicéron. Quelqu'un eut donc l'idée d'introduire, à l'endroit voulu, notre texte vulgarisé de la première Catilinaire. On tenta d'expliquer cette négligence de la part de Salluste; le manuscrit Hamilton 67 précise: «la quale dicieria no mise Salustio in suo libro però che no volea bene a Marco Tullio»; et l'on peut y voir un écho de l'*Invectiva Sallustii in Ciceronem* et de l'*Invectiva Ciceronis in Sallustium*, la première probablement authentique, la seconde sûrement apocryphe; mais ceci ne concerne pas notre sujet.

Ce qui en revanche est intéressant à noter, c'est la recherche de l'équilibre dialectique; les deux parties qui s'affrontent, doivent avoir la possibilité de parler. Le rapport biunivoque est fondamental dans la rhétorique engagée, qu'elle soit juridique ou politique, comme d'ailleurs dans tout rapport humain, personnel et social, et ceci jusqu'à la biunivocité des objets lorsque, au niveau populaire, l'on conjure le mauvais sort.

A propos de ce rapport binaire, je me permets une parenthèse qui n'est pas hors du sujet. Plusieurs manuscrits nous ont con-

servé une invective apocryphe de Cicéron contre Catilina, et une tout aussi apocryphe *responsiva* de Catilina. De cette dernière, conformément à la leçon du Magliabechiano II.VIII.129, je cite un court passage dans lequel les artifices rhétoriques foisonnent: anaphores, allitésrations, métonymies, paronomases, cursus:

Exeat igitur de civitate Catelina et remaneat illic Ciceronis iactantia.

Exeat de civitate civis et remaneat inquilinus.

Exeat de Roma Romanus et remaneat Arpinas.

Exeat hinc Scipionis generosa propago et remaneat istic natus de paupere pago.

Le texte italien de la première Catilinaire accompagne aussi, dans plusieurs manuscrits, le Salluste vulgarisé par Bartolomeo da San Concordio. Il l'accompagne, c'est-à-dire qu'il lui est joint, comme un complément, et non comme partie intégrante. Nous ne sommes qu'au début du XIV^e siècle, mais déjà on sent un souffle d'humanisme. Le texte latin n'est plus l'archétype d'un événement politique communal, d'une vie vécue *hic et nunc*; l'ancien et le moderne ne sont plus impliqués dans le sentiment et dans la passion civile du présent.

Naturellement, celui qui traduit, traduit pour divulguer, et Bartolomeo s'efforce toujours de comprendre et de faire comprendre, s'appliquant à la rédaction minutieuse de gloses.

Par exemple: *tribunus plebis* «tribuno, cioè capitano e difenditore del popolo»; *legatus* «legato, cioè capitano e vicario del consolo»; *centurio* «centurione, cioè capitano di cento». Il peut arriver qu'il ne parvienne pas à comprendre un passage, mais il ne renonce pas pour autant à une tentative d'explication. La phrase du chapitre XXI: *Tum Catilina polliceri tabulas novas*, est traduite ainsi: «Allora Catellina promise loro nuove tavole, le quali si possono intendere tavole d'oro ovvero altre tavole pinte per alcuno ornamento.» Probablement ces hypothèses explicatives furent suggérées par une phrase du chapitre précédent: *tabulas signa toremata emunt*: «egli comperano le preziose tavole, li smalti e gl'intagli e altre gioie.»

Mais la différence de qualité de la traduction de Bartolomeo ne tient pas à son caractère utilitaire, mais à sa beauté. Cesare Segre, avec son acuité habituelle, écrit: «Chez son auteur, il cherche l'art; et l'art se donne à lui, à sa prose élégante; la volonté de vulgariser ne fait pas défaut, mais il s'agit de la vulgarisation de choses belles et non de choses utiles.»

Face à la prose de Bartolomeo, celle de la première Catilinaire laisse transparaître, évidemment, un passé idéologique et linguistique, une conception de «faire la culture» tout à fait différente, même si elle n'est pas tout à fait imperméable.

La somme et, si l'on peut dire, le bilan, naturellement involontaire, des traductions des histoires romaines furent faits en 1313 par le copiste du manuscrit Hamilton 67 et Riccardiano 2418 (ce sont deux parties du même manuscrit, la première se trouve actuellement à Berlin, la seconde à Florence). Le copiste ne s'est pas limité à fondre en une seule histoire des œuvres de provenances diverses, comme l'*Histoire ancienne jusqu'à César*, les *Faits des Romains* en différentes rédactions, le Salluste de Bartolomeo et des discours; mais il a voulu souvent mêler et amalgamer en un texte unique la Catilinaire des *Faits* et celle de Bartolomeo. Le résultat est horriblement instructif en ce qui concerne les structures culturelles et linguistiques des deux textes.

Le copiste du Hamilton 67 ne pouvait pas oublier la première Catilinaire de Cicéron, mais il nous l'offre dans une rédaction différente de celle dont nous avons parlé. Il s'agit de l'œuvre d'une personne qui a remanié la traduction précédente, soit en amplifiant le texte, soit en corrigeant des erreurs ou en rajoutant de son propre cru.

Grâce à la confrontation des premières phrases avec l'original latin, nous pouvons constater qu'il s'agit bien de la même traduction.

Aujourd'hui, dans des cas de ce genre, nous parlerions d'abus, de contrefaçon, de plagiat et *similia*. Mais ce sont des concepts étrangers à la diffusion des livres au Moyen Age. Le livre de cette époque est «ouvert», il appartient, si l'on peut dire, à l'*universitas* de la culture dans son sens le plus large. La vitalité et le succès d'un livre peuvent se mesurer aux interventions de la tradition ou à son utilisation dans d'autres œuvres. Tout ceci est lié au goût, à la mentalité, aux nécessités et, aussi, aux enthousiasmes et aux peurs, aux exaltations et aux censures des diverses périodes historiques.

(Je pourrais rappeler, au sujet du «livre ouvert» au Moyen Age, ce que l'archiprêtre de Hita dit de son livre de *Buen Amor* — je vous le lis en «castellano actual»:

Cualquiera que lo óiga, si hacer versos supiere,
puede mas añadir y enmendar, si quisiere;
ande de mano en mano, téngalo quien pidiere,
cual pelota entre niñas, tómelo quien pudiere.⁶⁾

Je vous lis maintenant le début de la traduction selon la rédaction B (Hamilton 67); à gauche vous avez la rédaction A (Riccardiano 1538), avec laquelle vous pourrez faire, à votre convenance, la comparaison:

Quando finalmente ti remarrai tu,
Katilina, de usare in mala guisa
la nostra pacifica sofirença?

quanto lungamente farà ischiernie
de noi questo tuo furore?
a ke fine se conduceerae il tuo
isfrenato ardimento?

Non t'ane rimosso alquanto il guar-
nimento k'è facto di nocte in
palasio,
la guardia k'à vegliato per la
citade, il temore del popolo,
né 'l comune consentimento
de tucti buoni homini,

né ke tu abbi avuto luogo nel
senato?
Non t'à rimosso la presentia
e 'l volto di costoro?

E non senti ke li toi consigli
sono palecati e ke la tua coniura-
tione è già strectamente in saputa
di tucti costoro?

Pensi tu ke sia alcuno de noi ke non
sappia ciò ke tu facesti eri di
nocte e l'altra, e ove tu fosti,
e con cui te radunasti,
e ke consilio prendesti?

Oi ke tempi, oi ke costumi sono
quisti! Ke 'l senato intende queste
cose e vedele il consolo;

e queste vive, anç
viene nel senato

Quanto tempo, Chatellina, t'ài
tu posto in quore d'usare pur
male la tua vita incontro a la
nostra pacieficha sofferenza?
e quanto tempo farà beffe di noi
la tua grande crudeltà e a che
fine dee venire il tuo
isfrenato ardimento?

Non t'à rimosso alquanto il gran-
de ghuernimento ch'è stato fatto
ongni notte in sul grande pala-
gio di Roma, né le ghuardie che
senpre veghiano ne la cittade,
né la paura del popolo, né 'l
comune asenbiamento di tutti i
buoni uomini di questa cittade,
né anchora che tue abie luogho
e ufficio nel sanato di Roma?
E non t'à rimosso la prezenza
e la veduta di costoro, né gli
ochi loro che vegiono l'opere
tue non t'ae chanbiato il tuo
malvagio proponimento?
non senti tue che 'l tradimen-
to tuo e 'l tuo consiglio e tut-
ti i tuoi trattamenti sono già
tutti saputi e che la tua chon-
giurazione è già palesata a
tutti sanatori e consoli?

Credi che ne sia alcuno intra
noi che no sapia apertamente
quello che tue faciesti istanotte
e l'altra notte, e come voi
vi raghunaste, e chi fue techo,
e che consiglio prendesti?
Cierto tutto ciò sapemo noi bene.
Ha Idio, che tempo è questo, e
che uso, e che maraviglia è
questa! Che noi consoli e tutto
il sanato sapiamo il quore e 'l
consiglio di Chatelina;
e sì vive, e no solamente vive,
ma elli viene intra ' sanatori

e sta nel consiglio del comune
et apunta e disengna colli occhi
ciascuno de noi per ucidere.
E noi semo soferenti ke ne pare
asai fare per lo comune se noi pur
schifamo le lance e 'l furore
di costui.

e dimora nel consiglio del co-
mune di Roma e apunta e di-
sengna chogli ochi tutti cholo-
ro di noi i quali elli vuole
ucidere. E noi avemo tanta
pacienza i · noi che ne pare assai
ben fare per lo comune di Roma
se noi pure ischifiamo le
lancie e 'l furore di costui.

Le «volgarizzamento» de cette Catilinaire, rédaction A, après une première édition faite à Lyon en 1568, fut réimprimée en 1832, à Milan, par Luigi Maria Rezzi, et en 1834, à Florence, par Giuseppe Manuzzi. L'édition Manuzzi a été, malheureusement, insérée dans la table des citations du «Trésor de la langue italienne des Origines», auquel travaille depuis quinze ans l'Académie de la Crusca de Florence.

Manuzzi déclare avoir «choisi et suivi» le manuscrit Riccardiano 1538, tout en s'appuyant, parfois, sur le Laurenziano Gadiano 18, sur le Riccardiano 1513 et sur le Magliabechiano II.23. C'est une espèce de «bédierisme» *ante litteram*, si je puis me permettre cette expression, plein d'enthousiasme romantique, auquel pourtant manquerait la douce frivolité de la belle époque et de l'art nouveau du «bédierisme» authentique.

En réalité, Manuzzi, dans son édition, non seulement ne se pose aucun problème de critique textuelle (ce qui est normal pour l'époque), mais il intervient arbitrairement sur la forme des mots mêmes, corigeant ça et là des erreurs de traduction qui font certainement partie de l'original et qui doivent être, donc, jalousement conservées. En somme, nous avons affaire à une de ces nombreuses éditions de textes anciens qui confirme le dicton: Rien n'est plus inédit que ce qui est édité.

Face à une tradition représentée par une grande quantité de manuscrits, comme dans notre cas, la seule voie possible est la méthode néo-lachmannienne; c'est une méthode qui demande du temps et du travail (pour un philologue, dit-on, une douzaine d'heures de travail est comme une poignée de marrons glacés dans la bouche d'un éléphant!); cette méthode réfute la projection historique d'une idéologie ou d'un sentiment synchronique, elle exige de la rigueur, de l'intuition, de la fantaisie; c'est en fait une opération historique et critique intégrale. Le résultat sera toujours une hypothèse, mais il faut procéder de façon à ce qu'elle soit la plus simple et la plus rationnelle possible.

Ce que je viens de dire n'exclut pas que l'on puisse éditer un seul manuscrit parmi ceux qui nous ont transmis une œuvre. Dans ce cas-là, on présente l'état du texte en question à un moment donné de la tradition; mais il est bien évident qu'il ne s'agit pas d'une édition critique.⁷

* * *

Le manuscrit Hamilton 67, dont nous avons parlé, nous a conservé la traduction d'une autre Catilinaire. Le copiste la place, dans la narration de la conjuration de Catilina, entre le discours de César, qui essaya de sauver les conjurés, et celui de Caton, qui, au contraire, s'exprima avec force pour la condamnation. Il s'agit de la quatrième Catilinaire, dans laquelle Cicéron, après s'être exprimé pour la condamnation à mort des conjurés, fait un ambitieux et orgueilleux éloge de lui-même comme étant l'un des plus grands bienfaiteurs de la République.

L'échantillonnage des erreurs est généreux et varié. Il n'y a que peu de défauts qui puissent être imputés à l'état du manuscrit latin utilisé; la plupart sont dus à la déficience du traducteur qui, souvent, ne comprend pas ou comprend mal des mots, des structures syntaxiques, des tournures rhétoriques, et parfois même, en dernière extrémité, il se réfugie dans une insensée traduction mot à mot. Ajoutons que nous pouvons y trouver des passages totalement incompréhensibles.

Voyons quelques exemples dans lesquels les erreurs procèdent d'une mauvaise lecture du manuscrit latin:

- II. 3 *Moveor his rebus omnibus, sed in eam partem, uti salvi sint vobiscum omnes* — «Non mi muovo per tutte queste cose, ma per la mia patria, a ciò ch'egli tutti sieno salvi chon voi insieme.»

La préposition *in* a été interprétée comme *m*; donc *in eam* est devenu *meam*. Quant à *partem* traduit par «*patria*», il doit s'agir d'une erreur découlant d'une abréviation mal interprétée.

- V. 10 *Itaque homo mitissimus atque lenissimus non dubitat P. Lentulum aeternis tenebris vinculisque mandare* — «E cosie l'uomo umilissimo e pianissimo non dubita di mandare Publio Lentulo a le tenebre e a le prigioni di fuori.»
Le mot *aeternis* a été traduit comme si c'était *externis*, donc «*di fuori*».

(Je me permets d'ouvrir une parenthèse. La transformation de *aeternis* en *externis* est bien compréhensible au niveau paléographique et phonétique. C'est pour cela que je n'ose pas me référer au chapitre 20, verset 13 de Saint Matthieu: «*Ligatis manibus et pedibus eius, mittite eum in tenebras exteriores*», même s'il existe une parenté linguistique très étroite.)

- X. 22 *qui autem ex numero civium, dementia aliqua depravati, hostes patriae semel esse coeperunt* — «ma quegli che sono del numero de' cittadini, per alcuna pietade fatti malvagi, nemici de la patria una volta cominciaro a essere».

Le mot *pietade* «pitié» nous fait comprendre que la lettre *d* de *dementia* a été lue *c + l*; d'où l'erreur de lecture de *clementia* traduit par «pietade». Cette erreur est le contraire de celle qui fit que, dans la traduction française des lettres d'Abélard et Héloïse, faite par Jean de Meung, le terme *Paraclis* «Paraclet» (c'est-à-dire le Consolateur, attribut du Saint Esprit) a toujours été interprété *Paradis*. Dans les deux cas, l'erreur a été commise à cause d'une *lectio facilior*.

Quelquefois, dans l'esprit de notre malheureux traducteur, des suggestions acoustiques et visuelles, ainsi que des parentés lexicales et sémantiques, ont joué un rôle de premier plan:

- II. 4 *Catilina arcessitur* — «Catilina è costretto»; le verbe *arcesso* «rappeler» a été confondu avec *arceo* «retenir».
- II. 4 *Quare, patres conscripti, incumbite ad salutem rei publicae* — «Perché, Padri coscritti, sogiacete voi (vous soumettez-vous) a la salute de la Republica». Il est évident que *incumbite* a été confondu avec *succumbite*; le court-circuit freudien qui est à la base de l'erreur, nous le laissons aux bons soins des psychanalystes.

Dans cette série, les exemples pourraient être multipliés à l'infini: *habeant* forme du verbe *habere* «avoir» a été interprétée comme forme (sans *h*) du verbe *abire* «s'en aller»; *alitur* forme du verbe *alere* «alimenter» a été confondue avec l'adverbe *aliter* «autrement, contrairement»; *auxilium* a été traduit deux fois comme s'il s'agissait de *consilium*; *tamen* est traduit plusieurs fois comme si c'était *tantum*, changeant donc une situation concessive en une situation limitative: et chacun peut imaginer les conséquences au niveau de la syntaxe et de la sémantique. Dans certains de ces cas, on peut supposer qu'il y eut à la base une erreur paléographique, c'est-à-dire une mauvaise interprétation des abréviations.

Mais la splendide et terrible casuistique des erreurs, instructive sur la table de dissection d'un séminaire, a été un obstacle compréhensible à la diffusion et à la perpétuation de cette traduction.

J'ai aussi essayé d'imaginer, abstraction faite du vacillant état de la langue, dans quelle dialectique historique, et je pense à l'histoire dont j'ai parlé au début de cette leçon, aurait pu prendre place ce discours. «La lingua batte dove il dente duole», et le premier texte qui m'est venu à l'esprit a été celui des *Faits des Romains*. Mais même dans ce récit, la collocation de cette quatrième Catilinaire ne semble pas chose facile. La première Catilinaire a une importance cruciale dans l'histoire de la conjuration; elle est déterminante et facile à insérer. Elle est mentionnée et louée dans le texte français et italien, mais elle n'y est pas rapportée, comme elle manque déjà chez Salluste. L'insertion de ce quatrième discours se justifierait moins, surtout après les deux célèbres interventions de César et de Caton, et après la condamnation des conjurés réclamée à corps et à cris par ce dernier. De plus, cela équivaudrait à créer un triangle César-Caton-Cicéron là où l'antagonisme César-Caton est en somme institutionnel. N'oublions pas que nous n'avons aucune traduction ancienne ni de la deuxième ni de la troisième Catilinaire.

Mais à part ces raisons de contextualité structurelles et typologiques, le malheur de cette quatrième Catilinaire fut de se présenter comme un formidable bouillon de culture de bacilles linguistiques dégénérés.

* * *

Et pourtant, je suis reconnaissant au copiste anonyme, courageux et/ou inconscient, qui voulut nous en conserver le témoignage dans le pastiche historique du Hamilton et du Riccardiano.

C'était le mois de mai 1313, et le soir, sur la place de Santa Trinita, les belles femmes alternaient caroles et chansons.

J'aime cet artisan inconnu de la plume, qui, pour nous léguer tant de choses utiles à notre travail, «oublia les vierges dansant au soleil de mai, et l'éclat de leurs blanches épaules sous les chevelures d'or», comme écrivait, en parlant de lui-même, un poète philologue de la fin du siècle passé⁸.

Un peu d'amour, un peu de philologie; c'est aussi grâce à cela que la vie continue!

Gianni A. PAPINI.

NOTES

¹ Cette leçon inaugurale a été préparée pour être *écoutée* et non pour être *lue* (contrairement à certaines habitudes). Cet éclaircissement s'impose afin de justifier quelques artifices qui, aux yeux du *lecteur*, pourraient se révéler peu agréables. L'exemplification même — aussi simple que possible — est soumise aux impératifs cités ci-dessus.

Il faut avouer une dette particulière envers les études exemplaires de Cesare Segre sur la prose du XIII^e et du XIV^e siècle; voyez le volume: *Lingua stile e società. Studi sulla storia della prosa italiana*, Feltrinelli, Milano, 1963 (notre citation de la p. 13 se trouve à la p. 70, dans l'étude «I volgarizzamenti del Due e Trecento»). Nous nous devons de rappeler aussi: Francesco Maggini, *I primi volgarizzamenti dai classici latini*, Le Monnier, Firenze, 1953.

Un remerciement amical, pour leur collaboration, à M^{me} Janine Salina-Pittet, M. François Mégruz et M. Dino Pieraccioni.

² Pour mieux comprendre le rappel de la Tour de Babel, voir: Maria Corti, «Dante e la Torre di Babele: una nuova allegoria in factis», dans le volume *Il viaggio testuale. Le ideologie e le strutture semiotiche*, Einaudi, Torino, 1978.

³ Voir *Etudes de Lettres*, 1978, 2-3, pp. 1-17.

⁴ Anonimo romano, *Cronica*, edizione critica a cura di Giuseppe Porta, Adelphi, Milano, 1979.

⁵ Ce bref passage des *Faits des Romains* est conforme à la leçon de l'édition Flutre; plus exactement: *Li Fet des Romains*, compilé ensemble de Saluste et de Suétone et de Lucan. Texte du XIII^e siècle publié pour la première fois d'après les meilleurs manuscrits par L.-F. Flutre et K. Sneyders de Vogel, E. Droz, Paris — J.-B. Wolters, Groningue, 1938.

⁶ Arcipreste de Hita, *Libro del Buen Amor*, texto íntegro en versión de María Brey Mariño, Editorial Castalia, Madrid, 1968⁷.

⁷ Ce passage consacré aux méthodologies «bédierienne» et «néo-lachmannienne» semblera probablement trop péremptoire et trop expéditif (privé, en tout cas, de la souplesse problématique souvent imposée par les faits et dont, même sur le plan théorique, il importe de s'en souvenir). Cela a été un choix intentionnel (à l'intention de certaines chapelles!), non dépourvu d'une volonté polémique, quoique modérée.

⁸ Le poète-philologue dont on parle ici est Giosuè Carducci: «ed obliai le ver-gini danzanti al sol di maggio / e i lampi de' bianchi omeri sotto le chiome d'òr» (*Avanti! Avanti!*). On peut entendre aussi un écho de Carducci, bien qu'enveloppé dans les brumes de la mémoire, dans un passage à la p. 5.